

Kigali-la route de l'angoisse

Smerdon, Peter

Reuters, 15 mai 1994

KIGALI, 15 mai, Reuter - Le principal axe routier tenu par les gouvernementaux et menant à Kigali est aux mains de bandes incontrôlées de miliciens titubant d'ivresse et brandissant grenades, coupe-coupe, gourdins, armes à feu et poignards.

Peu de véhicules s'aventurent sur cette "route de l'angoisse" où même les soldats de l'armée régulière rwandaise suent à grosses gouttes à la seule vue des barrages routiers érigés par des miliciens particulièrement excités.

Ils font la loi, avec leur arsenal hétéroclite de grenades, de couteaux de cuisine ou de machettes qui frôlent le visage des automobilistes lorsqu'ils examinent à la loupe les passeports et laissez-passer officiels et fouillent à la baïonnette les effets personnels.

Pour les milices pro-gouvernementales, tout objet capable de frapper ou de déchirer est une arme - cela va du simple tournevis à l'impressionnant bâton hérissé de clous.

Leurs uniformes de bric et de broc vont du treillis militaire en guenilles au simple t-shirt en lambeaux, en passant par le survêtement maculé de sang et la blouse, plus très blanche, de médecin.

Les lunettes noires sont, naturellement, un accessoire très prisé.

Aux étrangers qui tentent de franchir ces barrages, le bon sens et l'expérience commandent de sourire généreusement, de ne montrer surtout aucun signe de peur et de risquer quelques plaisanteries pour faire diversion. Quand on le fait rire, même le milicien le plus féroce peut parfois baisser la garde et vous laisser passer.

— "Vous êtes Belges?" —

Ce n'est pas, hélas, toujours le cas. Beaucoup grommellent quelques mots incompréhensibles en Kinyarwanda, vous fixent d'un regard à faire froid dans le dos et, l'haleine empestant la bière, exigent de l'argent. Jusqu'à ce qu'un nouvel arrivant, proie jugée plus facile, se présente.

Tout membre de l'ethnie Tutsi, minoritaire au Rwanda, est sûr de se faire massacrer si les miliciens le repèrent sur cette route, qui commande l'entrée sud-ouest de Kigali, ou s'il essaie de se mêler à des Hutus.

A mesure que vous approchez de la capitale, la tension monte de façon tout à fait perceptible.

"Gardez la tête baissée et faites vous tout petit, nous allons rouler aussi vite que possible", prévient notre guide officiel, un lieutenant de gendarmerie.

Le véhicule à quatre roues motrices, “emprunté” à une organisation humanitaire internationale, file pendant cinq km sur la route vide de toute voiture qui longe dangeureusement une colline tenue par les rebelles du Front patriotique du Rwanda (FPR).

Notre véhicule, avec à son bord deux journalistes, le lieutenant de gendarmerie et son chauffeur, freine brusquement à un barrage installé près de la carcasse incendiée d’un pickup copieusement mitraillé.

Un parachutiste bedonnant vient vers nous et, brandissant dans la main gauche une grenade de fabrication américaine, exige de voir notre autorisation, visée par le ministère de la Défense, de se rendre à Kigali.

Les questions pleuvent à propos des passagers. Notre lieutenant, de moins en moins à l’aise, s’efforce de paraître amical.

“Vous êtes Belges?”, demande le parachutiste - question posée inévitablement à chaque Blanc aux barrages routiers.

— Paranoïa grandissante —

Les miliciens vouent une haine implacable à tous les ressortissants de l’ancienne puissance coloniale parce qu’ils sont, entre autres, convaincus que ce sont des casques bleus belges qui ont abattu l’avion dans lequel a trouvé la mort le 6 avril le président Juvénal Habyarimana, un Hutu comme eux.

Cet attentat, à ce jour non élucidé, a mis le feu aux poudres au Rwanda et déclenché des massacres qui ont fait des centaines de milliers de morts.

Le parachutiste, après s’être assuré qu’aucun Belge ne figurait dans le véhicule, ordonne à ses hommes de lever la barrière en bois.

Peine perdue - pour une raison qui échappera à tout le monde, les miliciens refusent dans un premier temps d’obtempérer. Puis, deuxième miracle inexplicable, ils finissent par céder.

Alors que les duels d’artillerie se font entendre de plus en plus proches sur les collines de Kigali, nous assistons à une multiplication des barrages, qui se succèdent de quelques dizaines de mètres seulement, et la paranoïa ne fait que croître.

Hormis les hommes en armes, les rues de la capitale sont désertes et les boutiques ont tiré leurs rideaux dans cette ville divisée que les gouvernementaux affirment contrôler.

Seuls les véhicules militaires se risquent à tombeaux ouverts dans les artères jonchées de branchages et de feuilles soufflés par les obus.

De très jeunes gens, le corps décoré de grenades comme un véritable arbre de Noël et la tête coiffée de chapeaux de cowboy, ainsi que des enfants armés de fusils presque plus grands qu’eux déambulent aux barrages.

Notre lieutenant refuse de déposer un journaliste à l’Hotel des Milles Collines, devant lequel les miliciens menacent de massacrer les centaines de personnes qui s’y sont réfugiées.

“J’ai seulement pour ordre de vous emmener à Kigali et de vous ramener. Il faut se dépêcher si nous voulons échapper aux bombardements”, prévient l’officier. /JLF

(c) Reuters Limited 1994